



Jean-Marie Santander

LE VENT DE VÉNUS



Une saga d'entrepreneurs

du petit berger andalou à la Bourse de Paris



éditions du
ROCHER

D O C U M E N T

LE VENT
DE VÉNU

Jean-Marie SANTANDER

LE VENT DE VÉNUS

 éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2012

ISBN: 978-2-268-07476-4

ISBN pdf: 978-2-268-00182-1

Aux nouvelles générations des Santander,

À mon aîné, Christophe et à ses filles Marie, Jeanne et Élise,

À mon cadet, Grégory, et à Benjamin, son fils qui vient de naître.

Ce roman je l'ai écrit pour eux, pour qu'ils sachent et se souviennent.

Sommaire

I. L'ÉTOILE DU BERGER.....	15
II. LES GOLONDRINAS	63
III. LA MÉCANIQUE DES RÊVES	111
IV. LE TOUR DU MALHEUR	155
V. LES VENTS LAMINAIRES	209
VI. LES VENTS SCABREUX.....	267

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

LE « VENT DE VÉNUS » raconte l'épopée de la famille Santander à travers quatre générations. Du petit berger andalou qui abandonne son village, dans l'espoir d'une vie meilleure, en passant par la lente pérégrination du clan en Algérie, au Maroc et en France. Puis l'incroyable ascension sociale de Jean-Marie Santander et à nouveau au Maroc. La chronique se développe de 1870 à nos jours.

La toile de fond, c'est la grande Histoire, les conflits, les événements, les mutations et l'évolution des mentalités. Cependant, l'ambition de l'auteur n'est pas de faire un travail d'historien mais de raconter le parcours singulier d'une dynastie familiale. La trame du récit se construit nécessairement à partir d'une chaîne de souvenirs analogiques qui s'emboîtent les uns dans les autres, au gré de la fantaisie des personnages, de leur mémoire, des témoignages transmis de génération en génération et des documents à la disposition de l'auteur.

Le « Vent de Vénus » est une fiction basée sur des faits réels et vécus. Pour que ne se perde pas, à jamais, cette mémoire, les lignes qui suivent racontent, de façon romancée, une partie du périple de cette famille. Tout ne peut être dit. Cependant, il ne saurait être trahi de secret que le temps n'aurait révélé ou porté depuis à la connaissance du public.

Toute ressemblance avec des événements vécus par d'autres personnes que les personnages de ce roman, serait fortuite. Les

personnages sont totalement imaginaires, bien sûr. Cependant, à celles ou ceux qui malgré tout penseraient pouvoir se reconnaître, je voudrais dire que ces modestes lignes ont été écrites avec le profond respect que je leur ai conservé au-delà des années, pour que ne s'efface pas le souvenir.

PROLOGUE

IL Y A DEUX SORTES DE VENTS. Les vents laminaires, au souffle puissant et régulier, qui traversent le paysage comme le plat d'une lame. Et les vents scabreux, dont les caprices et les turbulences rendent folle toute prévision et usent les nerfs et les turbines.

Les vents contraires, je les connais. Développeur des énergies renouvelables et notamment de l'éolien, j'ai consacré beaucoup de temps à étudier le vent. D'où vient-il ? Comment souffle-t-il ? A-t-il les qualités nécessaires pour être apprivoisé, capté et utilisé afin de produire une électricité propre ?

Ingénieur électrotechnicien, c'est mon domaine. J'ai été formé au CNAM, et j'en suis très fier car c'est l'une des plus belles institutions de la République : elle donne à tous les moyens d'apprendre et d'obtenir, à force de travail et d'obstination, le diplôme et la formation que d'autres croient avoir mérité de droit divin.

L'éolien, c'est mon ADN. Ma spécialité. Je fais partie des pionniers en France. Mon succès trop rapide a fait des envieux qui n'ont eu de cesse de me mettre des bâtons dans les pales. Au point de m'obliger à quitter la présidence et la direction de Théolia, la première société privée d'énergie éolienne en France, que j'avais co-crée et emmenée en un temps record jusqu'aux sommets de la bourse.

Je ne suis né ni avec un nom célèbre, ni avec une cuiller en vermeil dans le bec, ni avec un carnet d'adresses de la finance internationale, encore moins avec un chalet et un compte bancaire suisses. Ma richesse n'est pas héréditaire. Je l'ai construite à

maines nues. Et, sachant ce qu'elle m'a coûté d'efforts et de sacrifices, je trouve révoltant qu'on la juge suspecte. Ce que l'on me reproche, au fond, c'est de m'être fait tout seul. D'avoir osé jouer dans la cour des grands.

Pourtant, moi aussi, je suis un fils de famille. Les Santander. Des hommes honnêtes, généreux, laborieux, à qui la vie n'a pas fait de cadeau. Des hommes partis de rien qui m'ont appris que l'on peut se construire sur ses échecs aussi solidement que sur sa réussite. Des hommes qui avaient foi en l'avenir de leur race. Une foi qui leur a permis de traverser les épreuves, l'exil, les deuils, la misère ordinaire, avec la conviction que leur savoir-faire, leur inventivité, leur acharnement au travail finiraient par payer après avoir tout juste suffi à les nourrir. Chaque génération a cru en sa bonne étoile, Vénus. Et moi, comme mes grands-pères et père avant moi, j'ai juste cherché à leur donner enfin raison. Et j'y suis arrivé.

J'ai suivi l'étoile du Berger, remonté le cours du passé des golondrinas, démonté la mécanique des rêves, fait le tour du malheur, affronté les vents laminaires et les vents scabreux, revisité les coulisses de la bourse, décortiqué les ressorts de la finance qui m'ont mené où je suis. J'ai recensé mes réussites, mes ambitions, mes échecs, mes forces, mes erreurs, renoué avec mes racines, raconté l'histoire des Santander puis la mienne, inscrites dans une même logique, une même énergie, une même quête obstinée qui me ramènent aujourd'hui au Maroc, dans le Vent de Vénus, avec une foi intacte en l'avenir. J'aurais pu prendre pour devise celle du comte de Monte-Cristo, l'un des héros de mon enfance, spécialiste des revanches tardives sur les destins contraires : « *Attendre et espérer* ». Mais je ne suis pas d'un naturel patient. J'en préfère un autre qui correspond mieux à mon caractère ardent et à ma réputation de rebondir toujours, en dépit des coups du sort et des obstacles : « *Faire face* ».

I.

L'étoile du berger

1.

C'EST L'HEURE OÙ LES OMBRES s'allongent. Où l'horizon rougeoie. Où la colline bleuit. L'heure où le jeune Eugenio délaisse un moment la surveillance du troupeau et son travail de berger pour regarder vers le ciel. Du côté du couchant, il guette l'apparition de son étoile. L'étoile du Berger.

«Vénus. Notre étoile. La première à s'allumer, la dernière à s'éteindre», lui a dit son père quand il la lui a montrée pour la première fois.

Il devait avoir douze ans et se souvient de son étonnement, de l'ombre d'un rêve incroyable sur le visage d'un homme aussi sévère que José Santander. Un visage figé par l'effort, qui semble avoir été pétri par les difficultés, cuit et recuit de soleil dans l'argile rouge des collines alentour, soudain tourné vers la voûte céleste, animé, joyeux, presque bavard. Pour une fois, une seule, il a interrompu cette marche forcée, incessante, muette, où il entraîne sa famille du lever au coucher du soleil. Il a regardé plus haut que le bout du sillon, du rang de vigne, plus loin que le licol à réparer, la faux à aiguiser, la prochaine corvée à accomplir pour remplir la journée.

D'habitude, le père ne s'adresse à ses six enfants, même les plus petits, que pour donner des ordres, gronder ceux qui traînaient, entretenir leur ardeur à l'ouvrage dans une sorte d'urgence permanente. Il crie souvent, s'énervé après eux, les secoue, distribue

les tâches, les taloches, maintient d'une poigne de fer la routine des saisons et des jours. La vie est rude sur les hauts d'Escullar, le village d'Andalousie où la famille Santander a de bien pauvres racines, une terre ingrate, un maigre troupeau, un peu trop de bouches à nourrir et une ferme à faire tourner, tant bien que mal. Des années après, c'est toujours valable. Le temps qui passe n'y a rien changé.

Son père est le maître tout-puissant. Le chef incontesté de la famille. Nul n'ouvre la bouche sans son approbation. Et quand il a parlé, on se tait. Son père sait tout sur tout. Les labours, les semailles et les moissons ingrates dans cette terre rocailleuse. Atteler le cheval et la charrue. Tracer droit son sillon. Tailler la vigne, les arbres fruitiers. Engraisser et tuer les cochons. Dresser les chiens. Mettre bas les brebis. Traire et soigner les chèvres. Quelles herbes leur faire brouter pour que leur lait ait le meilleur goût. Quand planter les légumes du potager. Comment faire le fromage, le pain, le jambon et les boudins. Fabriquer du charbon de bois. Tirer le meilleur prix de leurs maigres productions au marché. Lire le temps dans les nuages. Les phases de la lune. Même le nom des étoiles.

À cette époque, Eugenio ne savait rien de rien mais déjà, contrairement à ses frères, il était toujours curieux d'apprendre. Est-ce la raison pour laquelle son père l'a choisi ? Il se demande encore si c'est une chance ou une malédiction.

Un peu plus tard, sur le chemin, le père leur a montré le chariot de la Grande Ourse et le Râteau d'Orion. Seul Eugenio a levé le nez et prêté attention à ce qu'il disait. José, l'aîné, a haussé les épaules, encore furieux d'être obligé de rentrer en même temps que les parents. Antonio, toujours distrait, fouettait les buissons avec un bâton. Maria, la coquette, n'était préoccupée que d'une tache sur son tablier neuf, Proxédès, la plus malingre, pleurnichait qu'elle avait mal aux pieds et le cadet, Bernabé, encore petit, épuisé par cette journée de fête, dormait, bras et jambes pendantes, comme un sac de farine sur l'épaule de leur mère. Ils rentraient d'un banquet de noces au village. Une des deux ou trois pauses qu'apportait l'année dans le travail abrutissant de la ferme. Quand il y pense, sa mère aussi s'est arrêtée. Un sourire, si rare qu'il ne l'a pas oublié, a adouci le visage ridé de Maria Augustina, pétrifié dans un deuil perpétuel. Celui des cinq autres enfants qu'elle a mis au monde et qui n'ont pas survécu. Son père l'a